

Contes et mécontes

MARK TWAIN

Contes et mécontes

Suivi de
Pourvu qu'on ait l'ivresse
DANIEL GROJNOWSKI

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2010

NOTES SUR PARIS

LE PARISIEN voyage très peu, ne connaît pas d'autre langue que la sienne, ne lit pas d'autre littérature que la sienne. Aussi a-t-il l'esprit très étroit et très suffisant. Cependant, ne soyons pas trop sévères. Il y a des Français qui connaissent une autre langue que la leur, ce sont les garçons d'hôtel. Entre autres, ils savent l'anglais. C'est-à-dire qu'ils le savent à la façon européenne. Ils le parlent, mais ne le comprennent pas. Ils se font comprendre facilement, mais il est presque impossible de prononcer une phrase anglaise de telle sorte qu'ils puissent en saisir le sens. Ils croient le saisir. Ils le prétendent. Mais non. Voici une conversation que j'ai eue avec une de ces créatures. Je l'ai notée aussitôt, pour en avoir le texte exact :

Moi. – Ces oranges sont fort belles ; d'où viennent-elles ?

Lui. – D'autres. Parfaitement. Je vais en chercher.

Moi. – Non, je n'en demande pas d'autres. Je voudrais seulement savoir d'où elles viennent, où elles ont poussé.

Lui. – Oui (la mine imperturbable et le ton assuré).

Moi. – Pouvez-vous me dire de quel pays elles viennent ?

Lui. – Oui (l'air aimable, la voix énergique).

Moi (découragé). – Elles sont excellentes.

Lui. – Bonne nuit, Monsieur. (Il se retire, en saluant, tout à fait satisfait de lui-même.)

Ce jeune homme aurait pu apprendre très convenablement l'anglais, en prenant la peine, mais il était français, et ne voulait pas. Combien différents sont les gens de chez nous ! Ils ne négligent aucun moyen. Il y a quelques soi-disant protestants français à Paris. Ils ont construit une jolie petite église sur l'une des grandes avenues qui

Les contes qui suivent ont paru dans différents recueils, dont les références sont données à la fin du présent ouvrage. Celles-ci stipulent en outre les noms des traducteurs, également rappelés à la fin de chaque conte.

© Éditions Allia, Paris, 2010.

partent de l'Arc de Triomphe, se proposant d'y aller écouter la bonne parole, prêchée en bonne et due forme, dans leur bonne langue française, et d'être heureux. Mais leur petite ruse n'a pas réussi. Le dimanche, les Anglais arrivent toujours là, les premiers, et prennent toute la place. Quand le ministre se lève pour prêcher, il voit sa maison pleine de dévots étrangers tous sérieux et attentifs, avec un petit livre dans les mains.

C'est une bible reliée en maroquin, semble-t-il. Mais il s'agit seulement d'une apparence. En réalité c'est un admirable et très complet petit dictionnaire français-anglais, qui, de forme, de reliure et de dimension, est juste comme une bible. Et ces Anglais sont là pour apprendre le français. Ce temple a été surnommé : l'église des cours gratuits de français.

D'ailleurs, les assistants doivent acquérir plutôt la connaissance des mots qu'une instruction générale. Car, m'a-t-on dit, un sermon français est comme un discours français. Il ne cite jamais un événement historique, mais seulement la date. Si vous n'êtes pas fort sur les dates, vous n'y comprenez rien. Un discours, en France, est quelque chose dans ce genre :

– Camarades citoyens, frères, nobles membres de la seule sublime et parfaite nation, n'oublions pas que le 10 août nous a délivrés de la honteuse présence des espions étrangers, que le 5 septembre s'est justifié lui-même à la face du ciel et de l'humanité, que le 18 Brumaire contenait les germes de sa propre punition, que le 14 juillet a été la voix puissante de la liberté proclamant la résurrection, le jour nouveau, et invitant les peuples opprimés de la terre à contempler la face divine de la France, et à vivre. Et n'oublions pas nos griefs éternels contre l'homme

du 2 décembre, et déclarons sur un ton de tonnerre, le ton habituel en France, que sans lui, il n'y aurait pas eu dans l'histoire de 17 mars, de 12 octobre, de 19 janvier, de 22 avril, de 16 novembre, de 30 septembre, de 2 juillet, de 14 février, de 29 juin, de 15 août, de 31 mai ; que, sans lui, la France, ce pays pur, noble et sans pair, aurait un calendrier serein et vide jusqu'à ce jour !

J'ai entendu un sermon français qui finissait par ces paroles éloquentes et bizarres :

– Mes frères, nous avons de tristes motifs de nous rappeler l'homme du 13 janvier. Les suites du crime du 13 janvier ont été en justes proportions avec l'énormité du forfait. Sans lui n'eût pas été de 30 novembre, triste spectacle ! Le forfait du 16 juin n'eût pas, lui-même, existé. C'est à lui seul que nous devons le 3 septembre et le fatal 12 octobre. Serons-nous donc reconnaissants au 13 janvier, qui soumit au joug de la mort, vous et moi, et tout ce qui respire ? Oui, mes frères, car c'est à lui que nous devons aussi le jour, qui ne fût jamais venu sans lui, le 25 décembre béni !

Il serait peut-être bon de donner quelques explications, bien que, pour beaucoup de mes lecteurs, cela soit peu nécessaire : l'homme du 13 janvier est Adam. Le crime, à cette date, fut celui de la pomme mangée. Le désolant spectacle du 30 novembre est l'expulsion de l'Éden ; le forfait du 16 juin, le meurtre d'Abel ; l'événement du 3 septembre, le départ en exil de Caïn pour la terre de Nod ; le 12 octobre, les derniers sommets de montagnes disparurent sous les eaux du déluge. Quand vous irez à l'église, en France, emportez un calendrier, – annoté.

Traduit par Gabriel de Lautrec.

UNE INTERVIEW

LE jeune homme nerveux, alerte et déluré, prit la chaise que je lui offrais, et dit qu'il était attaché à la rédaction du *Tonnerre quotidien*. Il ajouta :

– J'espère ne pas être importun. Je suis venu vous interviewer.

– Vous êtes venu quoi faire ?

– Vous interviewer.

– Ah ! très bien. Parfaitement. Hum !... Très bien...

Je ne me sentais pas brillant, ce matin-là. Vraiment, mes facultés me semblaient un peu nuageuses. J'allai cependant jusqu'à la bibliothèque. Après avoir cherché six ou sept minutes, je me vis obligé de recourir au jeune homme.

– Comment l'épelez-vous ? dis-je.

– Épeler quoi ?

– Interviewer.

– Bon Dieu ! Que diable avez-vous besoin de l'épeler ?

– Je n'ai pas besoin de l'épeler, mais il faut que je cherche ce qu'il signifie.

– Eh bien, vous m'étonnez, je dois le dire. Il m'est facile de vous donner le sens de ce mot. Si...

– Oh, parfait ! C'est tout ce qu'il faut. Je vous suis certes très obligé.

– I-n, in, t-e-r, ter, inter,...

– Tiens, tiens... Vous épeler avec un i.

– Évidemment.

– C'est pour cela que j'ai tant cherché !

– Mais, cher monsieur, par quelle lettre auriez-vous cru qu'il commençât ?

– Ma foi, je n'en sais trop rien. Mon dictionnaire est assez

complet. J'étais en train de feuilleter les planches de la fin, si je pouvais dénicher cet objet dans les figures. Mais c'est une très vieille édition.

– Mon cher monsieur, vous ne trouverez pas une figure représentant une interview, même dans la dernière édition... Ma foi, je vous demande pardon, je n'ai pas la moindre intention blessante, mais vous ne me paraissez pas être aussi intelligent que je l'aurais cru... Je vous jure, je n'ai pas l'intention de vous froisser.

– Oh ! Cela n'a pas d'importance. Je l'ai souvent entendu dire, et par des gens qui ne voulaient pas me flatter, et qui n'avaient aucune raison de le faire. Je suis tout à fait remarquable à ce point de vue. Je vous assure. Tous en parlent avec ravissement.

– Je le crois volontiers. Mais venons à notre affaire. Vous savez que c'est l'usage, maintenant, d'interviewer les gens connus.

– Vraiment, vous me l'apprenez. Ce doit être fort intéressant. Avec quoi faites-vous cela ?

– Ma foi, vous êtes déconcertant. Dans certains cas, c'est avec un gourdin qu'on devrait interviewer. Mais d'ordinaire ce sont des questions que pose l'interviewer, et auxquelles répond l'interviewé. C'est une mode qui fait fureur. Voulez-vous me permettre de vous poser certaines questions, calculées pour mettre en lumière les points saillants de votre vie publique et privée ?

– Oh ! Avec plaisir, avec plaisir. J'ai une très mauvaise mémoire, mais j'espère que vous passerez là-dessus. C'est-à-dire que j'ai une mémoire irrégulière, étrangement irrégulière. Des fois, elle part au galop, d'autres fois, elle s'attardera toute une quinzaine à un endroit donné. C'est un grand ennui pour moi.

- Peu importe. Vous ferez pour le mieux.
- Entendu. Je vais m’y appliquer tout entier.
- Merci. Êtes-vous prêt? Je commence.
- Je suis prêt.
- Quel âge avez-vous?
- Dix-neuf ans, en juin.
- Comment! Je vous aurais donné trente-cinq ou trente-six ans. Où êtes-vous né?
- Dans le Missouri.
- À quel moment avez-vous commencé à écrire?
- En 1836.
- Comment cela serait-il possible, puisque vous n’avez que dix-neuf ans?
- Je n’en sais rien. Cela paraît bizarre, en effet.
- Très bizarre. Quel homme regardez-vous comme le plus remarquable de ceux que vous avez connus?
- Aaron Burr.
- Mais vous n’avez jamais pu connaître Aaron Burr, si vous n’avez que dix-neuf ans!
- Bon! Si vous savez mieux que moi ce qui me concerne, pourquoi m’interrogez-vous?
- Oh! ce n’était qu’une suggestion. Rien de plus. Dans quelles circonstances avez-vous rencontré Aaron Burr?
- Voici. Je me trouvais par hasard un jour à ses funérailles, et il me pria de faire un peu moins de bruit, et...
- Mais, bonté divine, si vous étiez à ses funérailles, c’est qu’il était mort. Et s’il était mort, que lui importait que vous fissiez ou non du bruit?
- Je n’en sais rien. Il a toujours été un peu maniaque, de ce côté-là.
- Allons, je n’y comprends rien. Vous dites qu’il vous parla, et qu’il était mort.

- Je n’ai jamais dit qu’il fût mort.
- Enfin était-il mort, ou vivant?
- Ma foi, les uns disent qu’il était mort, et d’autres qu’il était vivant.
- Mais vous, que pensez-vous?
- Bon! Ce n’était pas mon affaire. Ce n’est pas moi que l’on enterrait.
- Mais cependant... Allons, je vois que nous n’en sortons pas. Laissez-moi vous poser d’autres questions. Quelle est la date de votre naissance?
- Le lundi, 31 octobre 1693.
- Mais c’est impossible! Cela vous ferait cent quatre-vingts ans d’âge. Comment expliquez-vous cela?
- Je ne l’explique pas du tout.
- Mais vous me disiez tout à l’heure que vous n’aviez que dix-neuf ans! Et maintenant vous en arrivez à avoir cent quatre-vingts ans! C’est une contradiction flagrante.
- Vraiment! L’avez-vous remarqué? (Je lui serrai les mains.) Bien souvent en effet cela m’a paru comme une contradiction. Je n’ai jamais pu, d’ailleurs, la résoudre. Comme vous remarquez vite les choses!
- Merci du compliment, quel qu’il soit. Aviez-vous, ou avez-vous des frères et des sœurs?
- Eh! Je... Je... Je crois que oui, mais je ne me rappelle pas.
- Voilà certes la déclaration la plus extraordinaire qu’on m’ait jamais faite!
- Pourquoi donc? Pourquoi pensez-vous ainsi?
- Comment pourrais-je penser autrement? Voyons. Regardez par là. Ce portrait sur le mur, qui est-ce? N’est-ce pas un de vos frères?